

H.P. Lovecraft

LA QUÊTE D'IRANON [1]

(La malédiction de Sarnath)

Un jeune homme, le front ceint d'une couronne de feuilles de vigne posée sur des cheveux blonds brillants de myrrhe, vêtu d'une tunique pourpre déchirée par les bruyères de la montagne, errait dans Teloth, la cité de granit. Les habitants de Teloth, hommes graves à la peau sombre, vivent dans des maisons carrées. Soupçonneux, ils demandèrent à l'étranger d'où il venait, quels étaient son nom et sa fortune. Le jeune homme répondit

« Je m'appelle Iranon. J'arrive de la lointaine cité d'Aira, dont je n'ai conservé qu'un vague souvenir que je tente de retrouver. Ma vocation consiste à créer de la beauté en perpétuant les évocations de l'enfance. Je chante des hymnes que j'ai appris à Aira. Ma richesse, c'est mes chansons. Elles sont faites de petits souvenirs, de rêves et d'espoirs que je fredonne le soir, dans les jardins, lorsque la lune est douce, et que le vent d'ouest agite les bourgeons de lotus. »

Après avoir entendu cela, les habitants de Teloth se concertèrent. Si le rire et les chansons sont inconnus dans la ville de granit, ces hommes graves regardent parfois, au printemps, du côté des collines karthiennes, en songeant aux luths d'Oonai dont parlent les voyageurs. C'est pourquoi ils prièrent l'étranger de rester et de chanter dans le square devant la tour de Mlin, bien qu'ils n'aimassent ni la couleur de sa tunique déchirée, ni la myrrhe de ses cheveux, ni sa couronne de feuilles de vigne, ni la jeunesse de sa voix d'or.

Le soir, Iranon chanta. Tandis qu'il chantait, un vieil homme pria et un aveugle affirma qu'il voyait une auréole autour de la tête du jeune poète. Mais la plupart des hommes de Teloth bâillèrent. Quelques-uns rirent et d'autres s'endormirent : Iranon ne disait rien d'utile, en ne chantant que ses souvenirs, ses rêves et ses espérances.

« Je me rappelle le crépuscule, la lune et les doux chants qui me berçaient pour m'endormir. De ma fenêtre, je voyais la rue, pleine de lumières dorées, où les ombres valsaient sur des maisons de marbre. Je me rappelle, sur le sol, le carré de lune dont la lueur était différente de toutes les autres, et les visions qui dansaient sur les rayons de l'astre nocturne, quand ma mère chantait pour moi. Je me rappelle, en été, le soleil du matin clair au dessus des collines colorées, et aussi la douce senteur des fleurs, apportée par le vent du sud qui faisait chanter les arbres.

« O Aira, cité de marbre et de béryl, que tes beautés sont nombreuses ! Comme j'aimais les bosquets tièdes et parfumés de l'autre côté du fleuve Nithra ! Et les cascades du petit Kra qui coulait dans la vallée verdoyante ! Dans les bois, et dans cette vallée, les enfants se tressaient mutuellement des guirlandes. Au crépuscule, je faisais d'étranges rêves sous les arbres de la montagne, tandis que je voyais sous moi les lumières de la cité, et le Nithra silencieux réfléchissant un ruban d'étoiles.

« Et cette cité était remplie de palais de marbre veiné et teinté avec des dômes dorés, des murs peints, et des jardins verts décorés de bassins azurés et de fontaines de cristal. Souvent, je jouais dans les jardins, et barbotais dans les bassins. Je m'allongeais pour rêver parmi les fleurs pâles, sous les arbres. Et parfois, au coucher du soleil, je montais la longue rue en pente qui menait à la citadelle et à la terrasse, et de là je contemplais Aira, la cité de marbre et de béryl, splendide dans sa robe d'or flamboyant.

« Je te regrette depuis longtemps, Aira. J'étais encore jeune quand nous connûmes l'exil, mais mon père était ton roi, et je reviendrai vers toi, car c'est ainsi que le Destin en a décidé. Je t'ai cherchée à travers sept contrées, et un jour je régnerai sur tes bois et tes jardins, tes rues et tes palais. Je chanterai pour des hommes qui comprendront mes chants et qui les écouteront sans en rire. Car je suis Iranon, le prince d'Aira. »

Cette nuit-là, les hommes de Teloth logèrent l'étranger dans une étable. Au matin, un archonte vint le trouver pour lui dire d'aller à l'échoppe d'Arthok, le cordonnier, pour être son apprenti.

« Mais je suis Iranon, un chanteur de chansons, dit-il, et je ne me sens pas la vocation de cordonnier.

– Tout le monde doit travailler à Teloth, répondit l'archonte. Ici, c'est la loi.

– Pourquoi travaillez-vous ? répliqua Iranon. N'est-ce pas pour vivre et être heureux ? Et si vous ne travaillez que pour travailler davantage, quand trouverez-vous le bonheur ? La vie n'est-elle pas faite aussi de beauté et de chansons ? Si vous n'admettez pas les chanteurs parmi vous, que ferez-vous alors des fruits de votre labeur ? Un travail sans chansons, c'est comme une dure journée sans fin. La mort elle-même me semble plus agréable. »

Mais l'archonte était morose. Il ne comprit rien à ce discours et réprimanda l'étranger :

« Tu es un curieux jeune homme, et je n'aime ni ton visage ni ta voix. Les paroles que tu prononces sont des blasphèmes, car les dieux de Teloth ont dit que le travail était bon. Nos dieux nous ont promis un paradis de lumière. Après la mort, nous connaissons le repos éternel, et une froideur de cristal où personne ne tourmentera son esprit avec la pensée ou ses yeux avec la beauté. Va chez Arthok, le cordonnier, ou quitte la ville avant le coucher du soleil. Tout le monde ici doit travailler. Chanter n'est que sottise. »

Alors Iranon sortit de l'étable. Il marcha dans les rues étroites, entre les sinistres maisons de granit, à la recherche d'un espace vert, car tout n'était que pierre. Les visages des hommes étaient hostiles et exprimaient la réprobation. Il arriva ainsi au quai de pierre de la lente rivière Zuro, où était assis un petit garçon aux yeux tristes qui contemplait, sur l'eau, les branches aux bourgeons verts apportées par les torrents des collines. L'enfant lui dit

« N'es-tu pas celui dont parlent les archontes ? Celui qui recherche une lointaine cité dans un beau pays ? Je m'appelle Romnod. Je suis né à Teloth, mais je n'arrive pas encore à m'habituer à la ville de granit. Je me languis chaque jour des bosquets tièdes, des lointains paysages de beauté et des chants. Au-delà des collines karthiennes, il y a Oonai, la cité des luths et de la danse, dont les confidences des voyageurs affirment qu'elle est à la fois attirante et terrible. C'est là-bas que j'irais, si j'étais assez grand pour trouver seul le chemin. C'est là que tu devrais aller. Là, les hommes t'écouteront chanter. Quittons la cité de Teloth et partons ensemble pour les collines printanières. Tu me montreras comment on voyage et je t'écouterai chanter le soir, quand les étoiles, une à une, apportent le rêve dans l'esprit des dormeurs. Peut-être même Oonai, la cité des luths et de la danse, est-elle cette belle Aira que tu recherches ? Allons à Oonai, ô Iranon à la tête d'or, allons là où les hommes répondront à nos désirs. Là où ils nous accueilleront comme des frères, là où personne ne rira ni ne froncera les sourcils à ce que nous dirons.

– Qu'il en soit ainsi, petit, lui répondit Iranon. Si tu aspiras à la beauté, il faut quitter la cité de granit et aller au-delà des montagnes. Je ne veux pas te laisser dépérir au bord du Zuro paresseux. Mais ne crois pas que tu trouveras la joie et la compréhension de l'autre côté des collines karthiennes, ni plus loin ni au bout d'un voyage d'un jour, ou d'un an, ou d'un lustre. Ecoute, quand j'étais petit comme toi, j'habitais dans la vallée de Narthos, près du glacial Xari, où personne ne prêtait attention à mes rêves. Lorsque je serai plus grand, me disais-je, j'irai à Sinara, sur la côte sud, et je chanterai pour les chameliers souriants, sur la place du marché. Mais quand enfin j'arrivai à Sinara, je ne trouvai que des chameliers ivres et débauchés. Leurs chants étaient différents des

miens. Je voyageai ensuite, en barque, sur le Xari, jusqu'à Jaren aux murs d'onyx. Mais les soldats de Jaren se moquèrent de moi, et me chassèrent, si bien que j'errai de cité en cité. J'ai vu Stethelos sous la grande cataracte, et j'ai contemplé le marécage où s'élevait jadis Samath. Je suis allé à Thraa, Ilarneq et à Kadatheron, au bord de la sinueuse rivière Aï. J'ai longtemps aussi habité à Olathoe, dans le pays de Lomar. Mais si j'ai eu parfois des auditeurs, ils ont toujours été peu nombreux, et je sais que je ne trouverai le bonheur qu'à Aira, la cité de marbre et de béryl, où mon père était jadis roi. C'est pourquoi nous chercherons Aira. Nous irons visiter la lointaine Oonai, au delà des collines karthiennes, qui pourrait être Aira, bien que je ne le croie pas. La beauté d'Aira dépasse l'imagination, et personne ne peut en parler sans ravissement, ce qui n'est pas le cas d'Oonai, dont les chameliers parlent d'un air concupiscent. »

Au coucher du soleil, Iranon et le petit Romnod quittèrent Teloth et errèrent longuement parmi les vertes collines et les fraîches forêts. La route était dure et obscure, et elle semblait ne jamais vouloir conduire les voyageurs à Oonai, la cité des luths et de la danse. Chaque soir, quand les étoiles apparaissaient, Iranon chantait Aira et ses merveilles, et Romnod écoutait. Ils étaient amis, heureux, tous les deux à leur façon. Pour se nourrir, ils mangeaient en abondance des fruits et des baies rouges. Le temps passait et ils ne remarquèrent ni l'un ni l'autre que de nombreuses années s'étaient écoulées. Le petit Romnod était devenu grand. Il parlait d'une voix grave, et non plus aiguë, mais Iranon ne vieillissait pas. Ses cheveux dorés étaient toujours couverts de feuillages et parfumés d'une résine odorante qu'il trouvait dans les bois. Un jour, Romnod parut plus âgé qu'Iranon, bien qu'il fût très jeune quand son ami l'avait rencontré à Teloth en train de contempler les bourgeonnantes branches vertes flottant près des rives de pierre du paresseux Zuro.

Par une nuit de pleine lune, les voyageurs, en arrivant au sommet d'une montagne, découvrirent la myriade de lumières d'Oonai. Des paysans leur avaient dit qu'ils approchaient, mais

Iranon sut que ce n'était pas Aira, sa cité natale. Les lumières d'Oonai étaient dures et crues, tandis que celles d'Aira brillaient aussi doucement et aussi magnifiquement que les rayons de lune sur le sol, près de la fenêtre où la mère d'Iranon chantait jadis des chansons pour l'endormir. Iranon et Romnod descendirent la colline escarpée et gagnèrent Oonai à la recherche d'hommes à qui les chansons et les rêves apporteraient la joie. Lorsqu'ils arrivèrent dans la ville, ils aperçurent des fêtards, des guirlandes de roses autour du cou, qui allaient de maison en maison. Ces hommes, qui écoutèrent les chansons d'Iranon, lui lancèrent des fleurs et l'applaudirent quand il eut fini. Alors, pendant un instant, Iranon crut qu'il avait enfin trouvé ceux qui pensaient et ressentaient la même chose que lui.

Quand l'aurore se leva, Iranon regarda autour de lui avec tristesse : les dômes d'Oonai n'étaient pas dorés, mais gris et lugubres ; la ville était cent fois moins belle que Aira. Les habitants étaient livides à force de débauches, amollis par le vin, et tout à fait différents des hommes beaux et radieux d'Aira. Mais comme ces gens lui avaient lancé des fleurs en applaudissant ses chansons, Iranon resta, ainsi que son ami, qui aimait l'atmosphère de fête de la ville. Romnod portait des roses et de la myrrhe dans ses cheveux noirs. Iranon chantait la nuit pour les fêtards, mais il ne changeait pas. Couronné de vigne des montagnes, il rêvait toujours aux rues de marbre d'Aira, au cristallin Nithra.

Iranon se produisit un jour dans le palais couvert de fresques du monarque, sur un dais de cristal élevé au-dessus d'un gigantesque miroir. Il chanta avec tant de cœur qu'il donna à ses auditeurs l'impression que le sol reflétait des choses anciennes, très belles, et à demi oubliées, et non des convives congestionnés par le vin qui lui lançaient des roses. Le roi le pria de quitter sa pourpre déchirée, et l'habilla de satin et de tissu d'or, avec des bagues de jade vert et des bracelets d'ivoire teinté. Il le logea dans une chambre dorée et décorée de tapisseries, avec un lit de bois joliment sculpté et couvert de soie brodée de fleurs. Iranon demeura alors à Oonai, la cité des luths et des danses.

On ne sait pas combien de temps Iranon resta à Oonai, mais, un jour, le roi fit venir au palais des danseurs tourbillonnants du désert de Liranie et des joueurs de flûte basanés de Drinen. Ce soir-là, les noceurs lancèrent beaucoup moins de roses à Iranon qu'aux danseurs et aux joueurs de flûte. Peu à peu Romnod, jadis le petit garçon de Teloth, la ville de granit, devenait plus grossier et s'enivrait. Il rêvait de moins en moins et n'écoutait plus avec le même plaisir les chants d'Iranon. Malgré sa tristesse, Iranon continuait à chanter et à rêver d'Aira, la cité de marbre et de béryl.

Puis une nuit, Romnod, alourdi et congestionné, s'éteignit, sur les coussins de soie de sa couche de banquet. Il mourut pendant qu'Iranon, pâle et mince, chantait pour lui-même dans un coin sombre.

Après avoir pleuré son ami et recouvert sa tombe de branches aux bourgeons verts comme les aimait jadis Romnod, Iranon enleva ses vêtements de soie et ses parures, et quitta Oonai, la cité des luths et des danses, sans que personne le remarquât, vêtu seulement de la pourpre déchirée avec laquelle il était arrivé, et le front couronné de vigne fraîche des montagnes.

Au coucher du soleil, Iranon repartait à la recherche de son pays natal et d'hommes qui comprendraient et aimeraient ses chansons et ses rêves. Dans toutes les villes de Cydathrie et dans les contrées au-delà du désert de Bnazie, les enfants aux visages malicieux se moquèrent de ses chansons anciennes et de sa tunique de pourpre déchirée. Iranon paraissait toujours aussi jeune et chantait inlassablement Aira, la cité magique.

Il arriva une nuit dans la cabane misérable d'un vieux berger, courbé par les ans et sale. L'homme gardait des moutons sur une pente rocailleuse qui s'élevait au-dessus d'un marécage de sables mouvants. Iranon s'adressa à lui, comme il l'avait fait tant de fois

« Peux-tu me dire où je trouverai Aira, la cité de marbre et de béryl, où coule le Nithra cristallin ? »

En entendant ces mots, le berger regarda longuement et intensément Iranon, comme s'il se souvenait de quelque chose de très ancien. Il étudia chaque trait de son visage, ses cheveux dorés et sa guirlande de feuillage. Puis hochant la tête, il répondit

« O étranger, j'ai bien entendu parler d'Aira, et des autres noms que tu as mentionnés, mais ils remontent loin dans le temps. Je les ai entendus dans ma jeunesse de la bouche d'un compagnon de jeux, le fils d'un mendiant qui avait des rêves étranges, et qui inventait de longues histoires sur la lune, les fleurs et le vent d'ouest. Nous nous moquions de lui, car nous connaissions son origine, bien qu'il se prît pour le fils du roi. Il était beau, comme toi, mais étrange et un peu fou. Il s'est enfui de chez lui encore très jeune pour trouver ceux qui écouterait avec plaisir ses chansons et ses rêves. Combien de fois m'a-t-il chanté des poèmes sur des contrées qui n'ont jamais existé, et sur des choses qui ne pourront jamais être ! Il parlait beaucoup d'Aira, de la rivière Nithra et des cascades du petit Kra. Il disait toujours, quoique nous fussions parfaitement au courant de ses origines, qu'il avait régné sur ces contrées. Mais il n'y a jamais eu de cité de marbre appelée Aira, ni d'hommes qui prendraient plaisir à écouter d'étranges chansons, sauf dans les rêves de mon ancien compagnon de jeux, Iranon, qui a disparu. »

Et dans le crépuscule, tandis que les étoiles apparaissaient une à une, et que la lune répandait sur le marécage une lumière semblable à celle qu'un enfant aime voir palpiter sur le sol, quand on le berce pour l'endormir, un vieil homme à la tunique déchirée, couronné de feuilles de vigne flétries, s'enfonça dans les sables mouvants mortels, regardant droit devant, comme s'il voyait les dômes d'or d'une belle cité où l'on comprendrait ses rêves.

Cette nuit-là, une partie de la jeunesse et de la beauté de l'ancien monde disparut à jamais.

[1] *The Quest of Iranon*, 1921. Traduit de l'américain par Paule Pérez. © Éditions Belfond.